Études océan Indien

42-43 | 2009
Plantes et Sociétés

Présentation du numéro

Gabriel Lefèvre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/714>
DOI : 10.4000/oceanindien.714
ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009
Pagination : 7-12
ISBN : 978-2-85831-180-4
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Gabriel Lefèvre, « Présentation du numéro », *Études océan Indien* [En ligne], 42-43 | 2009, document 1, mis en ligne le 26 janvier 2012, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/714> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.714>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Présentation du numéro

Gabriel Lefèvre

- 1 Ce numéro spécial « Plantes et Sociétés dans l'océan Indien occidental » regroupe des contributions très différentes les unes des autres car issues de disciplines diverses, de traditions universitaires différentes, parfois très éloignées de la coutume d'*Études Océan Indien*. Cette variété d'approches, historiques, anthropologiques, agronomiques, médicales, linguistiques, illustre d'elle-même la richesse de la relation qu'hommes et plantes entretiennent, et donne des points de vue disciplinaires et personnels à chaque fois renouvelés. Nous avons donc choisi de ne pas chercher à uniformiser cette variété de styles, produisant un ensemble contrasté, qui contribuera, nous l'espérons, au dialogue interdisciplinaire. A l'origine, le projet du numéro était né de la journée d'études « Plantes, sociétés, savoirs et symboles dans l'océan Indien occidental », qui a eu lieu le 15 avril 2008 à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, à l'initiative du Centre d'Études et de recherches sur l'Océan Indien Occidental (CEROI), sous la direction du Professeur Narivelo Rajaonarimanana. Au fur et à mesure du développement du numéro, la référence à cette Journée est devenue moins importante, puisque de nombreux auteurs qui n'avaient pu y être conviés ont fourni des articles substantiels.
- 2 On vient d'évoquer l'idée d'une relation entre hommes et plantes : gardons-nous de croire que cette relation soit à sens unique. Il ne s'agit pas simplement de l'usage des plantes. La relation est faite de telle manière qu'on peut parfois avoir le sentiment que les plantes modèlent autant les sociétés humaines qu'elles en subissent le contact. Ainsi, qu'en est-il du qât dont les composés euphorisants l'ont rendu si important à certaines sociétés de l'océan Indien occidental qu'elles ne sauraient s'en passer sans conduire à des bouleversements sociétaux majeurs ? Dans quel sens est la relation : est-ce l'homme qui utilise les plantes pour son intérêt, ou bien est-ce que ce sont les plantes qui finalement utilisent les hommes pour leur propagation ? La relation peut être assez ambiguë dans le cas des plantes psychotropes recherchées par les hommes. S'il est vrai qu'il existe des drogues sociales telles que le qât, un contrôle social manifeste est exercé sur l'usage de certaines de ces plantes. Ainsi, le nom du chanvre, *jamala*, à Madagascar a pu être rapproché par certains dans une de ces étymologies que les spécialistes appellent « populaires », avec *adala* « fou ». C'est que le chanvre est

considéré à Madagascar comme une plante dangereuse, et à son nom, est associé ce qui apparaît comme un principe mnémotechnique rappelant une caractéristique physique dont il faut se méfier. A travers le nom de cette plante, dont il faut rappeler que la présence ancienne est un marqueur important de l'implantation humaine à Madagascar, la culture émet le signal puissant du danger que peut en représenter l'usage.

- 3 Un lien peut donc exister entre le nom d'une plante et certaines de ses caractéristiques physiques. Le *mandehatsitaone*, c'est-à-dire le « il y va sans qu'on l'invite » désigne dans le sud-ouest de Madagascar plusieurs plantes aux caractéristiques communes : ce sont des herbacées qui présentent des fruits munis de barbillons leur permettant de s'accrocher au pelage des animaux ou aux vêtements des passants assurant ainsi la propagation de ses graines (il s'agit par exemple de *Cenchrus biflorus* Roxb. Poaceae ou *Achyranthes aspera* L. Amaranthaceae, deux plantes très éloignées dans la classification scientifique, mais portant le même nom vernaculaire, toutes deux liées à l'homme par la même relation). D'autres végétaux s'accrochent aux passants, comme le *roipitike* ou « roy qui s'accroche » *Mimosa manomboensis* Lefèvre & Labat Fabaceae, mais avec un caractère socialement distinctif : elles possèdent des épines recourbées, particulièrement agrippantes et douloureuses. Mais ce qui nous intéresse ici est que toutes ces plantes « accrocheuses » ont reçu de la coutume le même type d'usage. Elles servent à s'attirer les faveurs de la personne convoitée : « avec ce remède-là, tu n'as même pas besoin d'appeler la femme chez toi, de l'inviter à revenir, elle va venir d'elle-même sans même que tu l'invites », explique le vendeur de plantes médicinales. C'est bien le terme « remède », *aoly*, qui est utilisé, ce qui laisse tout de suite saisir que la notion de maladie, et c'est un fait bien connu des anthropologues, est bien plus large dans la société coutumière du sud-ouest de Madagascar qu'elle ne peut l'être dans la biomédecine. Ainsi, l'échec dans la rencontre amoureuse est une « maladie » que la médecine traditionnelle soignera. On voit par cet exemple que l'éthique à l'œuvre dans la médecine traditionnelle se révèle différente de celle de la biomédecine. On observe en effet qu'il ne s'agit pas dans ce cas de soigner une simple maladie du quotidien, mais qu'on entre dans ce que l'ethnologue classait autrefois dans la catégorie stigmatisante de magie de guérison. Ainsi nous vérifions que l'usage de l'expression « médecine traditionnelle », courant aujourd'hui, ne doit cependant pas faire oublier le fait que les catégories de cette médecine ne coïncident pas exactement, et loin de là dans certains cas, avec celles de la biomédecine. Et les vendeurs de plantes médicinales l'ont bien compris, qui se répartissent eux-mêmes en plusieurs catégories.
- 4 Une catégorie de vendeurs de plantes qui doit nous intéresser particulièrement, parce qu'elle est révélatrice d'un fait social d'importance est celle qui regroupe les vendeurs qui, parce qu'ils se veulent bons chrétiens, refusent de vendre les remèdes des *ombiasa* ou devins-guérisseurs. Vendre des philtres d'amour, jamais ils ne s'y abaisseraient ! C'est le discernement que les églises proposent à leurs fidèles, et en bon chrétiens, ils ne voudraient en aucun cas passer pour ce que les représentants du christianisme - qui se confondent à Madagascar avec ceux de la modernité - identifient comme une manifestation de paganisme.
- 5 Une autre catégorie bien spécifique de vendeurs est celle qui est spécialisée dans les bois médicinaux et propose différentes sortes de remèdes dont certains sont utilisés pour « faire le bien » (encore que les conditions morales de leur utilisation puisse paraître pour le moins discutables) comme par exemple le *Retsara* (*Croton* sp.

Euphorbiaceae, plante très odoriférante), dont le nom veut dire « Monsieur-le-Beau » ou « Monsieur-le-Bon ». *Tsara* est l'adjectif qui traduit « beau, bon ». Et *Re* est un article personnel. Cette sorte d'article s'emploie spécialement dans la langue malgache devant les noms propres de personnes, pour donner l'idée de « respectable », ou « honorable », d'où la traduction proposée par « Monsieur-le-Bon ». Au sujet de ce bois, le marchand m'a déclaré : « C'est un remède d'amour, un vrai *volohazo*. Les hommes et les femmes peuvent l'employer. Il marche aussi pour le commerce. » Mais ce marchand vend aussi, en plein marché et à la vue de tous, un bois qui est destiné, à l'inverse, à occasionner le malheur, et dont par conséquent l'usage devrait être réprouvé par la morale. C'est le *tongoarahamba*. Ce nom est tout un programme puisqu'il signifie « il monte sur les rivaux », « il grimpe sur les rivaux ». La plante, *Bakerella clavata* (Desr.) Balle Lorantheae, est dite parasite, c'est-à-dire qu'elle pousse effectivement au détriment d'un arbre d'une autre espèce sur lequel elle se développe. Parmi les plantes familières aux Européens, elle se rapproche ainsi du gui. Mais le marchand nous enseigne qu'à la place de cette plante on peut prendre aussi pour faire ce remède des bois de n'importe quelle espèce ; la condition est qu'en poussant, ils se soient engagés l'un au-dessus de l'autre. L'informateur continue : « C'est pour dépasser un concurrent dans le commerce, ou un frère, un parent, celui qui a son champ à côté de toi. C'est mauvais, c'est pour faire le mal à son parent, non le bien. »

- 6 La médecine traditionnelle (qu'on pourrait désigner plus précisément par la périphrase « pratique thérapeutique locale de combat contre le malheur ») est soumise aujourd'hui à des changements importants, et selon mon hypothèse, le facteur externe déterminant est l'impact du christianisme et de la biomédecine sur la fonction de devin-guérisseur. Il faut insister à nouveau sur le fait que la religion chrétienne et la biomédecine apparaissent comme deux volets de ce que les Malgaches considèrent d'une manière générale comme le monde *vazaha*, le monde blanc, le monde européen, envisagé comme un idéal de la modernité. Ce monde comprend les institutions héritées de l'Europe, et aussi les connaissances et les pouvoirs d'origine européenne. Un trait commun du christianisme et de la biomédecine est que tous deux tendent à investir ce qu'on peut appeler la part lumineuse de la médecine traditionnelle. En effet, le christianisme et la biomédecine revendiquent ce qui était l'aspect moral, ou socialement positif, de la fonction de guérisseur. Et en se réservant ainsi l'aspect positif, ils tendent à repousser l'activité des devins-guérisseurs vers un côté obscur, un côté où le devin se met au service des intérêts de son client, y compris quand ces intérêts sont immoraux ou socialement négatifs¹.
- 7 Les thèmes de la médecine traditionnelle et des plantes médicinales à Madagascar ont été abordés par des chercheurs issus de disciplines diverses qui y ont apporté chacun un éclairage différent, ces éclairages se révélant finalement complémentaires. On pourrait distinguer schématiquement, et à première vue, les approches à visée principalement pragmatiques, qu'on regroupe aujourd'hui parfois sous l'appellation d'ethnopharmacologie, et les approches fondamentales, relevant plutôt de l'anthropologie et des sciences apparentées. Mais la distinction n'est en fait pas si simple. Si effectivement, les notes de Flacourt, comme bien plus tard les travaux de Fontoynont, de Ratsimamanga ou de Boiteau, semblent relever plutôt d'une démarche « appliquée », c'est-à-dire d'une démarche visant principalement à identifier ce qui dans les plantes est réellement efficace pharmacologiquement, il n'en demeure pas moins que les sommes d'informations réunies sur les plans botanique, culturel et linguistique en font aujourd'hui des références incontournables pour l'ensemble des

travaux s'intéressant aux végétaux, quelle que soit leur orientation. Un aller-retour existe bien en effet entre ces approches, très anciennes comme contemporaines, et d'autres approches, en général contemporaines, traitant de la question des végétaux et de la société, on pense par exemple au travail de Beaujard sur la société tañala. Mais il est également remarquable que dans certains cas, la volonté affichée soit véritablement de tenter de relier des approches qui souvent restent bien distantes. On pense ainsi à une série d'études ethnobotaniques menées par plusieurs chercheurs dont Will McClatchey de l'université d'Hawaii publiées notamment en langue malgache et accessibles en ligne dans le *Ethnobotany Research and Applications* en 2005.

- 8 C'est pour rappeler ces thèmes que, pour la couverture de ce numéro, on a choisi une photographie de G. Ramiandrisoa, qui montre l'étal de marchands de remèdes en 1940 à Antananarivo. Sur cet étal on distingue des feuilles, graines et bois médicinaux sous un aspect assez proche de ce qu'on peut observer encore aujourd'hui. On peut distinguer par exemple, un des fameux bois-remèdes constitué de deux branches enlacées, dont on peut déjà deviner l'usage, à la lumière de ce qu'on sait sur le symbolisme dans les pratiques thérapeutiques traditionnelles. Claude Bavoux, un connaisseur de l'iconographie malgache de la première moitié du XXe siècle, a bien voulu nous livrer de cette illustration de couverture une présentation riche et ouvrant de multiples perspectives. L'utilisation des photographies, en particulier des photographies d'auteurs malgaches encore peu étudiées, est intéressante à plusieurs titres, en particulier comme témoignages de changements matériels. Mais l'intérêt d'une telle image ne repose pas simplement sur l'information ethnographique qu'elle représente. L'intérêt historique, sociologique, anthropologique est évident si l'on s'intéresse aux vêtements et aux attitudes. Le fait que l'auteur soit malgache à une époque où les photographes officiels sont, semble-t-il, plutôt français est un élément également de premier plan à considérer. Une comparaison avec des photos sur les mêmes sujets permettrait sans doute de dégager des indices sur le regard d'un Malgache sur ses contemporains, à travers le filtre de la commande officielle.
- 9 Cette photo illustre ainsi la nécessaire remise en question des frontières de disciplines que s'imposent parfois les chercheurs. Pourtant, comment comprendre la médecine traditionnelle sans faire appel aux données des archives, des herbiers, des collections ethnographiques ? Inversement, comment saisir dans toute son ampleur l'intérêt de ces sources historiques multiformes sans une confrontation au quotidien de l'existence ? Les botanistes l'ont compris qui partagent leur vie entre les herbiers, témoignages de paysages végétaux parfois anciens, et le terrain où ils herborisent, collectant les preuves matérielles indispensables à la fondation de démonstrations scientifiques. On pourrait ainsi amener le chercheur à relire cette célèbre remarque de Philibert Commerson tirée de la correspondance qu'il entretenait avec son ami Lalande, le 18 avril 1771, remarque qui constitue un *best seller* des citations botaniques :
- 10 C'est à Madagascar qu'est la véritable terre de promesse pour les naturalistes : c'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle est asservie dans d'autres contrées. Les formes les plus insolites et les plus merveilleuses s'y rencontrent à chaque pas. On ne peut s'empêcher à la vue de ces trésors répandus à pleines mains sur cette terre fertile, de regarder avec pitié ces sombres spéculateurs de cabinet qui passent leur vie à forger de vains systèmes, et dont tous les efforts n'aboutissent qu'à faire des châteaux de cartes².

NOTES

1. Pour les données de terrain évoquées ici, on peut se reporter à : Lefèvre G., 2007, *Médecines hybrides dans le sud et le sud-ouest de Madagascar. Les mots-plantes à Toliara*. Thèse de doctorat. Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris, 471 p.
 2. Lacroix A., 1934, *Notice historique sur les Membres et Correspondants de l'Académie des Sciences ayant travaillé dans les colonies françaises des Mascareignes et de Madagascar au XVIII^e siècle et au début du XX^e siècle, Lecture faite en la séance annuelle du 17 décembre 1934*, Paris : Gauthier-Villars, Académie des sciences, 120 p.
-

INDEX

Mots-clés : agriculture, plantes, plantes et civilisation, relations homme-plante -- océan Indien occidental

Keywords : Anthropology, Crops, East Africa, History, Human-plant Relationships, Indian Ocean, Interdisciplinarity Approach, Linguistics, Medicine, Plants, Plants and Civilization, Weeds

Index géographique : océan Indien

Thèmes : anthropologie, approches pluridisciplinaires, histoire, linguistique, médecine